

## **Michel Butor ou les énergies du retrait. Faire livre à plusieurs mains.**

Mireille CALLE-GRUBER

Je suis son obligée. L'obligée de Michel Butor.

Certes, pour l'immense cadeau d'une œuvre dont la découverte inépuisable donne à ses lecteurs intelligence et sensibilité ; mais plus encore pour la confiance qu'il m'a toujours témoignée : que ce soit en me choisissant pour partenaire dans le film de l'INA *Michel Butor mobile* (collection « Les Hommes Livres ») qui fut tourné dans la maison de Lucinges en 1999, ou que ce soit en me remettant ses textes pour la publication des *Œuvres Complètes* à La Différence. J'ai adoré travailler avec Michel, dans l'effervescence et l'émerveillement où nous étions tous deux que cette aventure soit possible grâce à Joaquim Vital et Colette Lambrichs, généreux éditeurs. En cinq ans, nous avons publié douze volumes, 15.000 pages environ auxquelles Jean-Luc Parant a confectionné un emboîtement-bibliothèque très singulier, portant l'emblème de l'oiseau Butor. Et au cours de cette publication, je m'efforçais à mon tour de surprendre Michel et de le combler à chaque préface que j'écrivais. Il m'a fait donner le meilleur de moi. La générosité de Michel Butor, c'est cela : il nous a toujours fait donner le meilleur de nous-mêmes.

Pendant l'élaboration des *Œuvres Complètes*, j'ai vu se combattre le jeune écrivain qu'il avait été et l'écrivain chevronné qu'il était devenu, et qui était pris de la tentation de corriger voire réécrire ce qu'il avait autrefois écrit. Puis il m'a dit : à part la correction de quelques coquilles, je n'ai rien retouché ; j'ai voulu respecter celui que j'ai été.

L'an dernier, nouvel enthousiasme, Michel m'a montré des centaines de négatifs photographiques, photos prises par lui il y a un demi-siècle, et nous avons mis en chantier la publication d'un livre.

Je suis son obligée : L'Album de Butor photographe sera réalisé. Et de même les Œuvres Complémentaires que nous envisagions et que je lui ai promis de porter à terme.

Je suis votre obligée, vous les artistes et les éditeurs d'art qui l'avez entouré toute sa vie, et depuis des années déjà, *l'Association Livres d'Artistes 74 Michel Butor*, aujourd'hui sous la direction de Martine Jaquemet. Entouré avec tant d'énergie, de ferveur, d'inventivité. Chaque livre était une naissance. Une jouvence d'écriture. Grâce à vous – et il le savait –, il est resté, septuagénaire, octogénaire, presque nonagénaire, dans une jeunesse c'est-à-dire une audace d'écriture hors du commun. En fait, plus Michel Butor vieillissait, plus il était jeune.

Tous les textes écrits pour vous avec vous, il a continué à les retravailler, les combinant et les reversant dans des livres plus gros, puis dans l'énorme somme des *Œuvres Complètes* : ainsi va-t-on de vos sources et ressources à l'Océan de l'Œuvre Butor.

Ainsi je suis votre obligée. C'est pourquoi je veux parler de votre travail avec lui : de ces énergies du retrait qui font livre à plusieurs mains. Je n'ai pas votre *métier* et vous prie de pardonner que je n'emploie que mes faibles moyens. Mais je suis guidée par mon admiration, le plaisir que procurent vos ouvrages ainsi que la surprise que provoquent des textes poétiques soufflant la confiance ou la véhémence avec une puissance inattendue.

**Faire livre à plusieurs mains** : le préambule dit assez qu'il s'agira du *trésor d'amitié* qu'est un livre d'artistes. J'aurais pu aussi intituler cette présentation, comme le fait Michel Butor pour ses collaborations avec Bertrand Dorny : « Aventures en zigzag ». Car si mon titre annonce « Les énergies du retrait », c'est bien pour pointer la relation en va-et-vient entre l'écrivain et le plasticien. C'est une étrange relation, dissymétrique du fait des métiers distincts, et réciproque du fait de l'accueil inconditionnel de chacun ; une relation active et réactive, toujours inattendue étant donné l'intervention décalée et incalculable de l'autre.

« Retrait » signifie littéralement le trait repris, redoublé, recommencé : le livre d'artistes ne se fait pas d'un trait ; la main s'y reprend à plusieurs fois selon la sollicitation extérieure ; la main s'oriente sur la main amie.

C'est par poignées de mains que se fabrique le livre d'artistes ou, comme l'écrit Paul Celan : « il n'y a pas de différence entre une poignée de mains et un poème ».

Michel Butor écrit des poèmes pour ses artistes. En leur compagnie. Et suscités par eux.

Je vais revenir sur ce choix de la forme-poème – ou plutôt *des* formes-poèmes car l'écriture de Butor est à géométrie variable et joue avec les genres autant qu'avec les règles de la prosodie.

« Retrait » a également le sens de se retirer, être en retrait, à l'écart : certes, loin de Paris et ses tumultes, ce qui donne mieux le temps, temps de la distance, de la réflexion, de l'écriture, de l'amitié, de la pudeur. Mais c'est aussi le retrait lorsqu'il y a écoute, humilité, hospitalité sans condition, lorsqu'on se laisse surprendre par l'ami, lorsqu'on fait place à sa venue et à la richesse qu'il apporte. Plus de toi c'est moins de moi, c'est la richesse que *tu* apportes.

C'est la chance d'un *nous* dynamique et créateur : nous-le-livre. Ce que les anciens Grecs nommaient *philia*, vertu virile de compagnonnage qu'il faut entendre ici de façon plus large comme le terrain propice à faire *œuvre avec ensemble* : dans l'amour en commun du livre

(biblio-philia), dans la croisée des différences conjuguées. Dans *l'aventure consentie* qu'est le livre d'artistes.

Écrit en 2012, le poème *Nos aventures en zigzag* comporte quatre strophes de huit vers de huit syllabes – et l'on sait combien le chiffre importe en poésie, et tout particulièrement pour Michel Butor qui a souvent privilégié l'octosyllabe pour la diversité de ses rythmes, mais qui aime aussi travailler l'impair. Il a repris ce poème dans un « récapitulatif » de sa longue collaboration avec Bertrand pour le « In memoriam Bertrand Dorny » qui a été publié dans le numéro de septembre-octobre 2015 de la revue *Arts et Métiers du Livre* (n°310, p. 19) :

*Nos aventures en zigzag*

La feuille se replie encore  
cela forme comme le toit  
des usines du temps jadis  
avec leurs cheminées colonnes  
et leurs chapiteaux de fumée  
qui répandaient leur pollution  
sur les façades de la ville  
et dans les poumons des vivants

Ouvriers de bonne industrie  
avec nos sutures soudures  
produisons des catalyseurs  
améliorant les réactions  
dans le grouillement des regards  
et le bruit des malentendus  
pour passer de fil en aiguille  
jusqu'à l'aube des musiciens

Couleurs photographies gravures  
volets souterrains transparents  
manuscrits imprimés tampons  
enregistrements de lectures  
se sont nos manifestations  
devant les coffres-forts d'usure  
les banquets des spéculateurs  
et les erreurs des tribunaux

Ouvrir et déchiffrer fermer  
reprendre dans les promenades  
que ce soit en ville ou montagne  
d'un bout à l'autre de la poste  
avec les va-et-vient d'attente  
ce qui mûrit effrontément  
dans l'obstination des écarts  
pour forcer les verrous du temps

Butor terminait ainsi l'hommage à Dorny : « Dans la manipulation soigneuse de tes livres, se réveillent nos aventures, je revois surgir l'inspiration, je m'émerveille ; le trésor inépuisable d'amitié. »

On note le mot de « manipulation » qui signale la main, l'ouvrage de la main. C'est un véritable motif poétique et une mesure. C'est à cause des cinq doigts de la main que les séries de ses titres sont au nombre de cinq : 5 *Génie du lieu* ; 5 *Matière de rêves* ; 5 *Improvisations*. Chaque série, c'est *une main de livres*.

*Le salut* est une autre façon d'appeler le geste de la main, dans les textes et sur les photographies de Maxime Godard. Ou encore, c'est la main de Butor dessinée au pochoir pour le livre avec Mylène Besson qui s'intitule *Le discours des veufs* : mains et bras tatoués de strophes de cinq vers de cinq syllabes, dessinent des gestes symétriques, et portent des lignes de destin :

Dans ma nuit je cherche  
la chaleur des bras  
les phosphorescences  
des doigts qui déchiffrent  
le Braille du temps

Je veux t'envoyer  
par-delà mes brumes  
arômes fumets  
halos du foyer  
dans notre caverne

[...]

Un geste d'action  
en répétition  
un dernier appel  
dans le paysage  
qui ferme les yeux

le dieu Anubis  
chacal du sommeil  
nous ouvre les portes  
du jardin des morts  
où germe demain ;

des gestes qui entourent les profils vis-à-vis, les faces côte à côte, avant qu'au colophon les deux mains ne se conjuguent en une seule à dix doigts épanouis (IV Février MMXV). Il y a aussi les mains feuillages de Thierry Lambert ; sans oublier la profusion des cartes découpées que nous recevons par la poste : chacune représente et rappelle une œuvre en collaboration artistique, et le montage-collage qu'en fait Michel aux scotchs de couleurs restituée à la missive les gestes de la confection et de l'envoi. Demandant en retour que le destinataire prête une main de lecture, laquelle soulève et retourne toutes les faces, y compris les non-écrites.

En fait, écrire pour Michel Butor aura toujours été l'affaire de plusieurs : pas seulement en poésie mais déjà dans les romans. Telle l'apostrophe célèbre au « vous » de *La Modification*

ou celles de Jacques Revel à la ville de Bleston dans *L'Emploi du temps* et de Pierre Vernier à l'adresse de son neveu dans *Degrés*. Quant aux poèmes, rares sont ceux qui n'ont pas de dédicataires : envoi (*Envois*), express (*Express*), Boomerang (*Boomerang*), lettre, requête sont autant de marques performatives pour des textes qui se veulent *vivants*, et non pas des monuments littéraires. Dans le livre d'artistes, l'écrivain *se rend* à l'autre (à tous les sens : il va vers et il fait reddition) : c'est un rendez-vous amoureux. C'est écrire : pour, avec, en direction de, dans la distance, ou tout contre. Même lorsqu'il s'agit d'essais sur des auteurs anciens, Michel Butor se tient dans l'empathie. Epousant la voix de Hugo ou de Rimbaud ou de Matisse, il fait oublier l'immense érudition qui nourrit ses textes – érudition qui ne pèse jamais – au profit de la chaleureuse complicité qui anime ses visions. Ainsi de Rimbaud dont non seulement il aura montré, contre l'image romantique du poète de 17 ans, qu'il n'a jamais cessé d'écrire en Ethiopie, et dont il affirme en outre l'image de « l'enfant marcheur » phantasmant jusqu'à sa mort à l'hôpital de Marseille, de repartir à l'aventure sur la jambe mécanique qu'il s'est fait fabriquer après son amputation.

**La première merveille du livre d'artistes**, c'est donc sa capacité à cueillir l'œuvre en gestation, le travail des ouvriers, l'inspiration, l'entre-deux où jaillit la forme-idée, où l'intelligence prend corps. Cueillir le *kairos*, le moment propice de la rencontre. *Rencontre*, tel est le titre de la première œuvre en collaboration qu'il réalise avec Enrique Zanartu : sur cinq eaux fortes du peintre, Butor a écrit en 1962 cinq scansions poétiques qui déroulent la description d'états physiques d'une grande sensualité.

L'étincelle qui jaillit au présent de la rencontre fait le lien entre passé et avenir. Ainsi fonctionne le récent Poème intitulé *Ruines d'avenir*, inspiré de la Tenture de L'Apocalypse d'Angers. Construit en sept chants calqués sur les sept sceaux que Saint Jean ouvre dans le texte biblique et correspondant aux sept lettres qu'il envoie aux sept églises d'Asie Mineure, ce texte emprunte la parole prophétique pour porter le lecteur vers les apocalypses modernes, les nôtres. Voici la progression que scande l'un des refrains :

c'est la crise de l'Europe  
tout cela part en discours  
avec des grèves partout

c'est la crise du climat  
chaque année l'hiver s'allonge  
et les fleuves ont gelé

c'est la crise de la Terre  
on ne parle plus qu'argent

et tout s'envole en palabres

c'est la crise du progrès  
tout ce qui semblait si clair  
est englouti dans la brume

et la dernière reprise est adressée « d'une maison de Lucinges » :

c'est la crise du futur  
retrouvez vos utopies  
pour sauver ce qui se peut

Publié en 2014 par Claude Blaizot, *Ruines d'avenir* fait l'objet d'une édition d'art (éditions FMA, 2016) sous la forme d'un coffret pour lequel sept artistes, peintres et photographe, ont œuvré, chacun accompagnant un « Chant ». Dans l'ordre d'intervention : Bernard Alligand, Patricia Erbelding, Bertrand Dorny, Anne Walker, Maxime Godard, Gérard Eppelé. Le septième... c'est Michel Butor lui-même qui a choisi la technique du collage à partir des images de la Tenture. Ce collage se présente à la manière des Cartes Découpées de sa correspondance. Ainsi, joignant le geste à la parole, Michel Butor fait-il un envoi dans lequel l'image est à la fois image de perte, symbolisant la tapisserie dégradée et amputée d'une partie de ses scènes, et image de résistance et de transmission, exemplaire, aux générations futures (cf. Le Catalogue de *Ruines d'avenir*, Actes Sud, 2016).

Le livre d'artistes est une leçon de vie, c'est-à-dire aussi une méditation sur la mort. Un *memento mori*.

**La deuxième merveille du livre d'artistes**, c'est la capacité qu'a chaque plasticien de donner un ton, une tonalité, un langage nouveau à l'écrivain. Car souvent, ce sont d'abord les images qui sont proposées à Butor : il écrit dessus, par-dessus, dedans, en marge. Avec Dorny cependant, le zigzag est plus complexe. C'est Bertrand en général qui propose un thème, une idée, ou une forme (le leporello par exemple) à Michel qui écrit ; sur quoi Bertrand coupe colle, en un constant dialogue entre les deux artisans du livre qu'ils sont. Le monde où Dorny entraîne Butor, c'est celui des conflits contemporains, de l'actualité, du politique. A sa demande, il ironise sur « la crise », pourfend les discriminations et la violence (*Intolérance*). La dernière proposition de Bertrand, ce furent les événements de janvier 2015 à Paris, assassinats à Charlie Hebdo, otages de l'Hyper Casher. Michel a répondu à l'invite par le poème intitulé *Abcès*, dont le souci de compassion et d'apaisement à défaut de compréhension est proprement renversant :

## *Abcès*

La mort nous cache bien son jeu  
regarde celui-ci qui passe  
il a l'air tout à fait tranquille  
mais si tu l'examines mieux  
tu verras à certaines rides  
que dans le chaudron de son crâne  
une lente exaspération  
fermente ses poisons sinistres

Pas un mot pas un signe mais  
goutte à goutte la tumeur gagne  
c'est toute sa vie concassée  
et celles de ses camarades  
que touillent des dieux ignorants  
ou leurs ministres qui ne savent  
que haïr tous ceux qui leur posent  
quelques questions élémentaires

Qui est coupable lui ou moi  
bien sûr c'est lui et ses amis  
qui l'ont aidé à conserver  
le peu qui lui reste d'estime  
pour lui-même dans le marasme  
où le tourbillon des monnaies  
l'entraîne alors que les plus riches  
sucent la moelle de ses os

Il ne sait plus à quoi il croit  
toutes les voies lui sont bouchées  
sommambule il prête l'oreille  
à ceux qui semblent l'écouter  
commandez-moi n'importe quoi  
que je fasse enfin quelque chose  
vous m'aidez à calculer  
car je ne m'en sens pas capable

J'ai rêvé qu'au bout de mes mains  
des revolvers perfectionnés  
fabriqués dans des ateliers  
ultramodernes par des gens  
relativement bien payés  
ne se posant pas de questions  
sur l'utilisation future  
car c'est l'affaire des patrons

Vomissant leurs balles soignées  
sans que je m'en sois rendu compte  
une simple pression suffit  
un enfant pourrait s'en servir  
avaient attiré l'attention  
de ceux qui ne m'ont jamais vu  
mais pour un instant seulement  
leur yeux se sont couverts de sang

Supporter la plaisanterie  
cela vous est facile à dire  
si vous m'aviez appris à rire

je n'en serais pas tombé là  
j'ai vécu de grilles en grilles  
avec un langage en lambeaux  
je savais que je serais pris  
je n'avais plus rien d'autre à faire

Assassin mon frère pardon  
de n'avoir pas su te sauver  
de n'avoir pas su protéger  
ceux qui voulaient t'ouvrir les yeux  
dans ton massacre suicidaire  
sacrificateurs et victimes  
hantent nos entrailles sonnées  
quand saurons-nous nous réveiller

(Lucinges 2015)

En contraste, la tonalité des doux pastels d'Anne Walker, ses paysages fluides, ses puits de lumière, ses clartés ses nimbes, invitent Michel à l'onirisme ; à explorer des horizons fantastiques ou la poésie des stratosphères, et à rêver le dessin des constellations dans une cosmogonie toute singulière, en correspondance avec la Terre. Ainsi du livre Butor/Walker : *La machine à coudre céleste*, réalisé en VII exemplaires, dont voici quelques extraits :

La grande et la petite aiguille  
la précession des équinoxes  
éruption gerbes et traînées  
orbites et déclinaisons

La mer de la Sérénité  
les empreintes des astronautes  
dunes cratères et sillons  
lever de terre sur la lune

Le grand chien et le petit chien  
Pégase Andromède Ophinchus  
Persée Orion les Céphéides  
Cassiopée le Serpent la Lyre

La grande Ourse et la petite ourse  
Les Pléiades la voie lactée  
satellites de Jupiter  
les protubérances solaires

(Lucinges 2013)

Ainsi inspirée par la carte du ciel, c'est l'écriture qui se fait machine à coudre ensemble les rêves de l'humain et à en faire un quilt d'utopies.

Le livre d'artistes est une leçon de tolérance, il donne la chance de renaître et de découvrir des potentialités ignorées. Car c'est toujours l'autre qui fait mon portrait. Michel Butor a le souci du legs, de la conservation pour l'à-venir des générations nouvelles.



Le livre d'artistes est une micro-société d'ouvriers de l'imaginaire : **c'est la troisième merveille**. Michel Butor la découvre dans le creuset des couleurs jaillissant de la palette de Martine Jaquemet, où l'on peut apercevoir, comme lorsqu'on contemple la mobilité des nuages, les formes d'un bestiaire fantastique et des transmutations sans nom. Butor écrit, pour *Ménagerie volubile* : « En feuilletant l'alphabet animal / nous découvrons des couloirs inconnus ». Il en parcourt huit, en huit strophes de huit octosyllabes manuscrits chacun au verso d'une peinture de Martine Jaquemet, tel ce huitain :

Derrière les barreaux des cages  
reniflant des senteurs étranges  
mélangeant les dents et les griffes  
le chat rivalise avec l'aigle  
le serpent se change en dragon  
le rat se nettoie le museau  
le vent soulève les ramures  
les croisements se multiplient

(Trevignan et Lucinges, 2001)

Michel Butor découvre des corps réinventés dans les lavis de Colette Deblé, peintre qui lave à grande eau les représentations canoniques de femmes par des peintres de renom, et redonne ainsi vie jaillissante aux corps féminins. Michel Butor saisit le geste iconoclaste du peintre dont il se fait volontiers complice : ainsi des *Femmes de Courbet* (AEncrages & co., 2012) décapées par les eaux de Colette et les mots de Michel. Lequel accompagne les lavis par des septains de sept syllabes – vers impair, rythme saccadé – dont les phrases sont à trous par syncope des articles, et font jouer discontinuité/continuité. Par exemple, pour *Les Baigneuses 1853* :

D'un geste change en douceur  
glace de la source ombreuse  
en diffusant la chaleur  
d'une vie battue des vents  
comme si brasier sifflait  
dans rainures de son dos  
vers compagne émerveillée

Dans ce compagnonnage avec les artistes, Butor puise des processus nouveaux de combinatoire qu'il transporte dans ses livres. Si bien que lorsqu'il reprend seuls les textes qu'il a d'abord composés pour un ouvrage en collaboration, ces textes conservent en creux, in absentia, la présence de l'autre. Indentations, alinéas, blancs, espaces, espacements, dispositifs typographiques et corps des lettres, alternance de fragments de corpus hétérogènes : ce sont

autant d'arrangements qui manifestent la permanente altération d'une écriture travaillée d'hybridités et d'étrangeté.

La Requête qu'il adresse aux « peintres, sculpteurs et compagnie » en forme de ballade, est la plus belle déclaration d'amour mais aussi d'indépendance de la création. L'art vient de l'art et va à l'art. Solitaire et solidaire expérience du livre. *Requête aux peintres, sculpteurs et compagnie* vient d'être republié dans l'anthologie de poésie que Michel a lui-même organisée pour les éditions de La Différence (automne 2016).

Ne me laissez pas seul avec mes paroles  
balbutiements-bafouillements radotages et ruminations  
dans mon brouillonnement-bouillonnement  
    dans l'essoufflement de mon bavardage  
dans mon donjon-cachot tour de Babel  
j'ai le plus grand besoin de vos images  
de vos fenêtres qui s'ouvrent sur le geste et la couleur  
de vos escaliers qui s'enfoncent dans les ténèbres  
    pétilantes aux étincelles tièdes  
de vos belvédères de vos caresses de vos jardins  
permettez-moi de voir en votre compagnie

Ne me laissez pas seul avec mes images  
cauchemars-embrouillaminis défigurations et déchiffrements  
dans ma pollution-pullulement  
    dans les phosphènes de ma fièvre  
dans mon cinéma-supplice musée d'horreurs  
j'ai le plus grand besoin de vos voyages  
de vos routes enjambant remparts et canaux  
de vos envols qui franchissent  
    frontières et falaises  
de vos courants d'air de lave et de population  
permettez-moi de naviguer en votre compagnie

Ne me laissez pas seul avec mes voyages  
mes bagages-harnachements accidents et angoisses  
dans mes attentes aux douanes et polices  
    mes rendez-vous manqués  
dans mon aéroport en grève cyclone de foules  
j'ai le plus grand besoin de votre silence  
de votre patience-acharnement de votre attention  
au temps qui passe aux odeurs des prés  
    et aux rumeurs de la forêt  
de la lumière qui scande vos ateliers en hymnes  
permettez-moi d'écouter en votre compagnie

Ne me laissez pas seul avec mon silence  
mes impasses-effondrements le choc de ma tête  
contre les murs tandis que l'on s'écarte  
    comme si j'étais un pestiféré  
et qu'une infâme neige souillée couvre mes traces  
j'ai le plus grand besoin de vos paroles  
de vos encouragements-suggestions de votre coup de l'étrier  
de vos signes emblèmes  
    enseignes et paysages  
de votre élucidation-transformation de votre ponctuation d'haleine

permettez-moi de lire en votre compagnie

(in *Par le temps qui court*, La Différence, coll. « Orphée », 2016)

Pourquoi choisir le Poème pour entrer en correspondance avec les artistes ? D'abord, sans doute, à cause de la plasticité de l'écriture passible de générer un nombre infini de formes, répondant à l'inventivité des volumes et pliages du livre. En effet, la poésie de Butor renoue avec le souffle de l'épopée, la chanson de geste, la strophe narrative, la prose en assonances. Selon l'atmosphère de la peinture, l'humeur du texte est méditative, récitative, humoristique, philosophique, lyrique, fantastique ou fantaisiste.

Le Poème de Michel Butor est proche de celui de Hugo : c'est un instrument de musique portant nuances des couleurs du sentiment ; c'est une arme politique redoutable. C'est aussi la générosité du regard qui magnifie le quotidien dont il écrit la geste. Et le geste le plus fastidieux devient poétique.

Ainsi la correction d'épreuves des 15.000 pages des *Œuvres Complètes* fait-elle naître... un livre d'artistes, *Relecture*. Avec les photographies de Maxime Godard qui montrent Michel à la tâche devant un amas de larges feuilles, que l'angle de vue place à la hauteur de l'écrivain, viennent les strophes de huit quatrains portant le monologue du correcteur mis à l'épreuve de sa correction. Ce pliage a quelque chose du fonctionnement de la BD : avec le défilé d'images, chaque strophe fait bulle.

Je n'ai rien vu sur cette page  
mais c'est peut-être de ma faute  
les intermittences de l'œil  
les rêveries qui me harcellent

(Michel Butor et Maxime Godard, *Relecture*, 2012, 7 exemplaires)

Plus émouvant, et qu'on entend dans tous les poèmes de Michel Butor, c'est son appétit de vivre, quotidiennement, même les petites et grandes misères de l'âge, et aussi l'élégance avec laquelle il en fait poésie.

Il y a peut-être une autre raison au choix du Poème, je la hasarde ici. Elle vient de loin, elle vient de l'enfance (comme beaucoup de traits qui nous structurent), elle vient de l'expérience de la langue secrète. Car le Poème est toujours peu ou prou une écriture cryptée, polysémique, dont le sens n'est accessible qu'à ceux qui dressent l'oreille, prennent la peine de déchiffrer, et partagent le code. Or, c'est sur les lèvres de sa mère que Michel Butor a appris la langue que l'on dit en secret. Il raconte, dans *Claude Simon, la mémoire du roman*, comment

sa mère étant devenue sourde à l'accouchement de sa jeune sœur, les enfants communiquaient avec elle par une énonciation muette :

A cette époque, il n'y avait absolument rien pour la soigner mais heureusement ma mère a appris à lire sur les lèvres ; et ses enfants ont appris à parler de façon suffisamment distincte pour qu'elle puisse comprendre. Cela nous permettait d'avoir avec elle des conversations tout à fait particulières car nous parlions sans émettre de son ; elle nous comprenait et nous pouvions parler ensemble au milieu d'une réunion, les autres n'entendaient pas ce que nous disions.

(Michel Butor, « La littérature dormante », in Mireille Calle-Gruber et François Buffet, *Claude Simon, la mémoire du roman. Lettres de son passé 1914-1916*, Les Impressions nouvelles, 2014, p. 9)

Et c'est l'ami de cœur, Georges Perros, que Michel Butor associe aussitôt à l'expérience du langage secret, rappelant que Perros, atteint d'un cancer à la gorge et ne pouvant plus parler, utilisait, lui, une « ardoise magique » – ainsi appelait-on cette surface où l'on pouvait faire apparaître et disparaître des mots écrits – pour communiquer.

Ainsi donc : sous la langue, la langue. Sous la conversation générale bruyante, l'autre moins muette qu'intime, et *réservee*. Pleine de mystère et de connivence. Signe d'une empathie, d'un amour singulier. Magique.

J'aime à penser que la langue de poésie de Michel Butor, c'est cette langue de la mère, pour la mère, langue maternelle faite d'un soin particulier, aimante, charnelle, offrant une sorte de communion exceptionnelle.

A chaque livre d'artistes, singulier de forme et d'idiome, Michel Butor établit, chaque fois unique, une conversation intime et secrète, pudique et pleine d'attentions pour l'ami/e au milieu du brouhaha général qui n'y prend même pas garde.

Le livre d'artistes, c'est façon de donner rendez-vous aux amis à l'écart, et de maintenir avec eux, au milieu de l'agitation prosaïque, une relation poétique.

©Mireille Calle-Gruber